

L'Ecole du Crime

Pendant des mois, et avant qu'il n'eût réuni ses émouvantes lettres publiques en volume, M. Paul-Hyacinthe Loyson a posé aux Etats non combattants cette question obstinée : « Êtes-vous neutres devant le crime ? »

L'Amérique a répondu enfin : — Non. Et cette humiliation infligée à l'Allemagne, mise ainsi en demeure de renoncer à sa piraterie sous-marine, est un signe des temps. C'en est un autre aussi que d'avoir vu le président Wilson parler au nom de tous les neutres. Et si cette parole, qui libère les peuples du poids étouffant et du remords du silence, a mis tant de jours et de mois à se faire entendre, elle n'en résonne peut-être qu'avec plus de force et avec plus d'éclat.

— Êtes-vous neutres devant le crime ? — Non, répondent ceux-mêmes que la crainte ou l'intérêt semblaient rendre les vassaux de l'Allemagne, ceux-mêmes qui se firent pourvoyeurs et ainsi, tout en affirmant leur neutralité, rendirent plus pénible notre effort et plus cruelle une lutte qui est cependant celle de la civilisation et du progrès contre la barbarie organisée.

A en croire certains documents très suggestifs apportés dans « La Revue des Deux Mondes » par M. Teodor de Wyzewa, s'il est intéressant pour nous de savoir que la conscience des Neutres n'est plus neutre devant le crime, il ne serait pas moins passionnant de savoir ce que l'Allemagne elle-même pense de l'école du crime qui est en train de croître et de prospérer chez elle.

Je ne parle pas de son Ecole de crime militaire. Elle a porté tous ses fruits d'arrogance, systématiquement, froidement, éruditionnellement. Non, je parle de son Ecole de crime civil.

Oui, son funeste enseignement, son abominable théorie matérialiste de la force contre le droit, son écrasement des faibles, son cynisme cagot, sa fourberie lâche sont en train de donner de merveilleux résultats. Bien mieux, c'est avant la guerre qu'on voyait déjà fleurir et s'épanouir une criminalité inquiétante parce qu'elle accusait chez ces brutes policées une dégénérescence certaine.

La manifestation grandissante du crime est un phénomène social qui n'est pas réservé à l'Allemagne, parce qu'elle tient à des causes complexes : l'alcoolisme, les mauvaises lectures, les tentations des grandes villes. Nous avons vu la ban-

de Bonnot; mais la guerre nous a délégués des apaches, alors qu'ils sévissent en Allemagne, alors que des jeunes gens, des femmes s'y signalaient par d'horribles attentats, alors que le sud-ouest de Berlin est livré aux combinateurs et que la forêt de Grunewald (le Vincennes berlinois) est pleine de bandes de jeunes brigands.

Chez nous, la publicité scandaleuse accordée par une certaine presse aux criminels de marque a pu stimuler et enorgueillir le crime. Mais les exploits les plus rocambolesques de nos assassins n'ont rien eu de comparable avec ce qu'on voit et avec ce qu'on voyait dans toute l'Allemagne, déjà, avant la guerre.

Les témoignages abondent : d'après celui de Gustave Aschaffenburg, le célèbre sociologue germano-américain, « d'années en années, le nombre des crimes s'accroît dans tout l'Empire allemand suivant des proportions effrayantes même pour l'optimisme le plus invétéré ». Dans toutes les classes de la société, nous assistons à une extension incessante, et toujours plus en plus rapide, d'une pourriture sociale contre laquelle notre système pénal se montre de plus en plus impuissant.

Le « Manuel statistique de l'Empire d'Allemagne » de 1907 constate aussi que le nombre des criminels précoces de douze à dix-huit ans a presque doublé depuis 1883.

C'est encore la déclaration, dans le « Daily Graphic », d'un négociant danois : « De tous les signes de démoralisation que j'ai observés pendant mon voyage, l'un des plus frappants est, à coup sûr, l'énorme progrès du crime. » Et il cite cet aveu d'un magistrat de Munich : « ... Nous avons à l'intérieur un ennemi non moins terrible que celui du dehors, et dont la force grandissante constitue un grave danger pour notre vie nationale. »

Voilà donc la source de cet abécès monstrueux de cruauté, de sadisme, de sauvagerie que la guerre a fait éclater hors des frontières de l'Allemagne. Elle récolte ce qu'elle a semé. Des soldats assassins ont des frères et des fils assassins : rien de plus logique, rien de moins surprenant. Les théories des intellectuels, des hobereaux, des industriels et des pédagogues enfantent naturellement le crime. Tout se tient dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. L'Allemagne s'est infectée de son propre virus.

Ce n'est pas à nous de la plaindre. Paul MARGUERITTE.

GILBERT

est maintenant en France

COMMENT IL Y EST RENTRÉ

Paris, 2 juin. — Tous ces jours-ci, les journaux ont publié des notes annonçant l'arrivée en France de l'aviateur Gilbert, évadé de Zurich le 25 mai.

En réalité, ces notes donnaient des renseignements erronés, qui avaient pour but de dépeindre la police suisse et de lui faire cesser ses recherches et sa surveillance.

En attendant que ce résultat fût atteint, Gilbert demeurait caché en Suisse. Hier, l'aviateur a réelles franchi la frontière par le poste de Bossey, près de Veurier-sous-Salève.

Voici comment les faits se sont passés : Un jour, Gilbert reçut la visite d'un négociant en laine qui revint souvent le voir et se lia avec les officiers de la caserne. Entre l'aviateur et lui les grandes lignes de l'évasion s'esquissèrent, et le plan définitif fut arrêté entre eux et quelques amis, dans les grands bois qui entourent Zurich, où Gilbert avait pu se rendre, à l'insu de ses gardiens.

ENVOIE!

Le dimanche 21 mai, dans l'après-midi, un promeneur, en passant devant la caserne où était détenu Gilbert, aperçut deux fois sa cigarette et s'éloigna. Pour le prisonnier, ceci signifiait : « Tout est préparé pour ce soir. » Un mouchoir déposé et tenu dans la main aurait voulu dire : « Il y a contre-ordre. »

Ce soir-là, selon le plan, Gilbert se rendit aux water-closets dix minutes avant le premier coup de la relève des sentinelles. C'était une chance à courir : si le soldat de garde oubliait de prévenir son remplaçant que l'aviateur avait quitté sa chambre, l'absence de celui-ci pouvait rester inaperçue jusqu'au jour. Précieux instant dont Gilbert eût tiré profit!

Mais la sentinelle avertit son camarade, qui avertit le sergent de ronde. Celui-ci courut aux water-closets, se fit ouvrir : la partie était perdue.

Le lundi, le mardi se passèrent sans incident; le mercredi, un promeneur renouvela le signal. Le même soir, Gilbert gagna les water-closets à 1 h. 50 cette fois, dix minutes avant la relève de deux heures du matin.

Dans le retrait, il avait précédemment constaté le passage d'une cheminée d'aération qui descendait du troisième étage au rez-de-chaussée. Et il avait décidé de s'y introduire et de laisser glisser jusqu'en bas. Si l'étroit boyau se fût trouvé rétréci sur le point du parcours, ce pouvait être, pour le fugitif, l'échouement, la mort.

La cheminée, heureusement, gardait sur toute sa longueur un diamètre constant. Gilbert y pénétra et se laissa dégringoler. Au prix de quelques écorchures, il se trouva au bas à deux pas des cantines. Comme il avait déjà étudié le terrain, il trouva aucune difficulté à se diriger vers un petit édifice situé à l'autre bout de la cour, et où, déposés par une main amie, l'attendaient des vêtements civils. Il se coula le long des murs, arriva à l'édicule, s'y transforma en citadin et s'aida dans la rue en franchissant la muraille de la caserne.

Il gagna le garage où l'attendait l'automobile. Quelques instants après, l'auto abandonna l'aviateur dans un coin de la banlieue zurichoise, à Feldmeilen, à deux pas de la propriété du général Wille, chef suprême de l'armée suisse, dans une maison où l'aviateur recevait une hospitalité fidèle et discrète.

Six jours après l'évasion, un négociant en charbons embauchait, sur sa bonne mine, un ouvrier chargé d'accompagner des wagons de houille au delà d'Annemasse, c'est-à-dire par delà la frontière. L'ouvrier, c'était Gilbert.

EN FRANCE!

Pour franchir la frontière, on choisit un coin perdu de la frontière, entre Collonge et Annemasse, aux environs immédiats du petit hameau isolé de Veyrier.

La chemine un petit sentier peu fréquenté et où la frontière n'est surveillée que par un gendarme suisse.

Non loin se trouve une petite auberge, où, hier matin, se trouvaient réunis trois amis de Gilbert, observant avec une intime anxiété le petit chemin frontière où le garde-frontière se promenait d'un pas machinal. Soudain, une silhouette surgit sur la plaine verdoyante : un vieillard, courbé sur un bâton. Du visage, on ne distingue qu'une barbe hirsute sous un large feutre sale. Le petit vieillard traîne la jambe. Il va traverser le sentier. Il s'arrête parfois pour souffler. Le garde-frontière va vers lui pour lui demander son identité; le petit vieillard, alors, frotte son bâton et prend ses jambes à son coup, traverse d'un bond le sentier; il est en France!

Ce matin, plusieurs personnes attendaient sur le quai de la gare de Lyon l'arrivée de Gilbert. Gilbert, très fatigué, avait dû s'arrêter et coucher, à Bellegarde. Gilbert est reparti ce matin pour Lyon.

Dans les Balkans

L'ITALIE APPUIERA TOUTE ACTION DES ALLIES EN GRECE

Rome, 2 mai. — L'Italie suivra les alliés dans toutes leurs démarches auprès du gouvernement grec.

LE COMMANDANT GREC DE DEMIR-HISSAR REFUSE DE SE RENDRE (?)

Salonique, 2 juin. — L'occupation de la gare de Demir-Hissar par les Bulgares n'est pas encore confirmée; on déclare que le commandant du 17^e régiment refuse absolument de se rendre.

TOUTE LA VALLEE DE LA STRUMA OCCUPEE PAR LES BULGARES

Athènes, 2 juin. — L'état-major grec à Demir-Hissar déclare que tous les territoires grecs de la vallée de la Struma, jusqu'aux environs immédiats de la gare de Demir-Hissar sont occupés par les Bulgares, ainsi qu'une dizaine de villages de la rive gauche de la Struma.

PROROJ LES FRANÇAIS ONT CHASSE LES BULGARES

Salonique, 2 juin. — A Koupa et à Proroj de fortes reconnaissances bulgares sont entrées en contact avec nos effectifs et engagées le combat, mais, vigoureusement attaquées, elles se débârdèrent et livrèrent le terrain.

670^e JOUR DE GUERRE

Communiqués officiels français

Du 2 Juin (15 h.)

EN ARGONNE, combats à coups de grenades dans le secteur de VAU-QUOIS, aux COURTES-CHAUSSES et A LA FILLE-MORTE; nous avons fait sauter plusieurs camouflets qui ont endommagé les travaux souterrains de l'ennemi.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, une contre-attaque de nos troupes nous a permis de progresser d'une centaine de mètres dans les boyaux ennemis au sud du bois des Caurettes.

Entre ce bois et le village de Cumières, une attaque de l'ennemi, arrêtée par nos tirs de barrage, n'a pu déboucher.

SUR LA RIVE DROITE, la bataille s'est poursuivie hier et dans la nuit avec un acharnement extrême sur tout le front ferme de Thiaumont à Vaux et s'est même étendue à l'est du fort de Vaux jusqu'à Damloup.

DANS LA REGION THIAUMONT-DOUAIMONT, les assauts de l'ennemi ont été repoussés par nos feux et nos contre-attaques.

AU SUD DU FORT DE DOUAIMONT, les Allemands ont réussi à pénétrer dans la partie sud du bois de la Caillette et aux abords sud de l'étang de Vaux.

A notre droite, toutes les attaques dirigées sur le secteur Vaux-Damloup se sont brisées contre la résistance de nos troupes, qui ont infligé à l'ennemi des pertes très élevées.

Au cours de ces actions la lutte de l'artillerie a atteint une violence exceptionnelle et continue sur tout le front attaqué.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

Du 2 Juin (23 h.)

Sur la RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, grande activité des deux artilleries dans le secteur de la cote 304 et entre le Mort-Homme et la Meuse.

Sur la RIVE DROITE, les Allemands ont tenté sur nos positions entre l'étang de Vaux et le village de Damloup une puissante action offensive qui s'est prolongée toute la journée. Des attaques continuelles menées en masses compactes se sont succédées dans cette région. La magnifique résistance de nos troupes a eu raison des efforts de l'ennemi.

A l'ouest du fort de Vaux, nos contre-attaques répondant à chaque attaque allemande ont empêché tout progrès de l'adversaire.

Devant le fort de Vaux, que les Allemands cherchaient à enlever à tout prix, la lutte a atteint une violence sans précédent. Les colonnes d'assaut fauchées par nos canons et nos mitrailleuses ont subi des pertes énormes. Des masses ennemies qui venaient renforcer les bataillons engagés ont été prises sous le feu de nos batteries lourdes et ont reflé en désordre jusque vers Dieppe.

Dans le secteur de Damloup, au pied des COTES DE MEUSE, l'ennemi a réussi à pénétrer dans le village, dont nous tenons la majeure partie.

La lutte d'artillerie continue très violente sur toute la rive droite de la Meuse.

LES OPERATIONS DE L'ARMÉE D'ORIENT

du 16 au 31 Mai

Sur la RIVE DROITE DU VARDAR, les détachements avancés des deux partis ont déployé une très grande activité. Il en est résulté plusieurs petits combats, parfois assez vifs, notamment le 22 mai, au sud de LJUMNICA et les 26 et 31 dans la REGION DE KUPA.

Sur le FRONT DE GUEVGUELI A DOIRAN, les deux artilleries se sont montrées actives pendant toute la quinzaine. Il n'y a eu aucune action d'infanterie.

A L'EST-DU LAC DE DOIRAN une reconnaissance ennemie s'est avancée le 30 jusqu'à Poroj où elle s'est heurtée à un de nos petits postes qui l'a repoussée.

DANS LA VALLEE DE LA STRUMA, les Bulgaro-Allemands ont franchi la frontière grecque le 27 mai, occupé le fort de Rupel et poussé les avant-postes sur les crêtes qui commandent la vallée de la Struma au nord de Demir-Hissar. La population grecque fuit devant eux.

La nouvelle de l'occupation du fort de Rupel a provoqué de vifs incidents à Salonique. Une grande manifestation proalliée a eu lieu le 28 dans les rues de la ville. La gendarmerie française a contribué au maintien de l'ordre.

Le 19 mai, des avions ennemis ont jeté, sans causer de dégâts, des bombes sur les villages de la région de Kukus.

Le 24, nos aviateurs ont bombardé Xanthi et Melnig et des camps ennemis voisins d'Uskub. Le 30, ils ont bombardé à nouveau les campements ennemis de la région de Guevgueli.

La Guerre aérienne

Deux Appareils ennemis abattus

Paris, 2 juin (officiel). — Hier, nos escadrilles ont livré combat à un groupe d'avions qui venaient de bombarder Bar-le-Duc et ont obligé un second groupe d'appareils ennemis à se disperser. Un avion allemand a été abattu près d'Etain au cours de cette poursuite. Un fokker attaqué par deux de nos avions bi-moteurs a été descendu près de Bouconville.

Les Obsèques de Gallieni

A SAINT-RAPHAEL

Saint-Raphaël, 2 juin. — Le corps du général Gallieni est arrivé en gare de Saint-Raphaël aujourd'hui vendredi, par le rapide entrant en gare à 12 heures 44. Le cercueil a été déposé dans le salon de la gare, transformé en chapelle ardente et où se trouvaient les couronnes offertes par le département du Var, la Ville de Toulon, la Ville de Saint-Raphaël. L'inhumation aura lieu demain matin, à dix heures et demie.

Les Pertes allemandes

sur le Front de Verdun

Paris, 2 juin. — D'après des renseignements de source absolument sûre, l'état-major allemand, depuis le 21 février, a sacrifié 450,000 hommes devant Verdun.

M^{me} Poincaré à Bar-le-Duc

Paris, 2 juin. — Le Président de la République ne pouvant quitter Paris aujourd'hui et demain, Mme Raymond Poincaré s'est rendue à Bar-le-Duc pour porter des secours aux familles des victimes du bombardement par avions et pour visiter les blessés. Elle est accompagnée du colonel de Rieux, de la maison militaire du Président, et de Mme de Rieux, vice-présidente de l'Union des Femmes de France.

Le Resserrement du Blocus de l'Allemagne

Paris, 2 juin. — La commission chargée d'étudier les questions relatives au blocus a tenu deux séances au ministère des affaires étrangères. Les deux ministres compétents des cabinets anglais et français, lord Robert Cecil et M. Denys Cochin, y assistaient, ainsi que plusieurs fonctionnaires appartenant à la diplomatie et à l'amirauté des deux pays.

Une Bataille navale SUR LES COTES DU JUTLAND

L'Amirauté anglaise annonce des Pertes importantes

Paris, 2 juin. — Une rumeur qui avait couru Paris dans l'après-midi annonçant qu'un choc s'était produit non loin des côtes de Norvège, entre d'importantes forces navales anglaises et allemandes. La nouvelle se trouve officiellement confirmée.

La plus grande bataille navale de la guerre vient donc d'avoir lieu. Nous n'en connaissons pas encore toutes les péripéties tragiques, mais, dès à présent, il semble permis de lire entre les lignes que si les pertes anglaises sont très élevées — ainsi que les Anglais l'annoncent loyalement — c'est la flotte allemande qui a dû abandonner le combat engagé dans des conditions que nous saurons sans doute demain, en même temps que les pertes allemandes nous seront enfin exactement connues.

La première Nouvelle

Dans la matinée, une brève dépêche avait signalé le passage en mer du Nord d'une grosse force navale allemande, suivie d'une violente canonnade faisant présager une bataille. Cette dépêche était ainsi conçue :

Friedrichshaven, 2 juin. — Le capitaine du steamer danois « N. J. Fjord », arrivé d'Angleterre, a déclaré que son navire a été arrêté mercredi dans la mer du Nord par un torpilleur allemand. L'arrivée soudaine de trois destroyers anglais qui ouvrirent le feu sur le navire allemand permit au « Fjord » de s'échapper. Plus tard, le « Fjord » rencontra une escadre allemande composée de vingt à trente navires marchant dans la direction d'où, plus tard, dans la journée, le son d'une violente canonnade fut entendu pendant plusieurs heures. Au large de Bovbjerg, la canonnade reprit jeudi de bonne heure et dura deux heures.

La nouvelle de la bataille navale avait été rapportée cette après-midi par le télégramme suivant :

Suivant des informations non encore officiellement confirmées, la flotte de haute mer allemande a tenté de sortir du Cattégat pour une opération qui n'a pas abouti. Rencontrée par une force navale anglaise, non loin des côtes du Jutland, le 31 mai, elle a dû engager le combat, qui fut long et dur, et se prolongea, dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin. Les circonstances n'en sont pas connues encore, mais la flotte al-

lemande a dû revenir à sa base sans avoir accompli sa mission.

P.-S. — La fin de cette dépêche a été supprimée par la censure.

Le Communiqué anglais

Dans la soirée, l'amirauté britannique a communiqué la note suivante :

Dans l'après-midi de mercredi 31 mai, une bataille navale s'est livrée au large de la côte du Jutland. Les bâtiments de guerre britanniques qui ont eu à supporter le choc ont été les croiseurs de bataille, quelques croiseurs et croiseurs légers, appuyés par quatre cuirassés rapides. Les pertes furent lourdes parmi ces navires.

La flotte allemande, aidée par une faible visibilité, évita une action prolongée avec nos principales forces et retourna au port peu après leur apparition, non sans être fortement endommagée par nos cuirassés.

Les croiseurs de bataille « Queen-Mary », « Indefatigable », « Invincible » et les croiseurs « Defence » et « Black-Prince » sont coulés. Le « Warrior » fut désarmé et, après avoir été remorqué pendant quelque temps, dut être abandonné par son équipage. De plus, les destroyers « Tipperary », « Turbulent », « Fortune », « Sparrow-Hawk » et « Ardent » sont perdus. On est sans nouvelle de six autres destroyers.

Aucun cuirassé ou croiseur léger britannique n'est coulé.

Les pertes de l'ennemi sont importantes; elles sont d'un moins un croiseur de bataille détruit et d'un autre bâtiment avarié. On croit qu'un cuirassé a été coulé par les destroyers anglais pendant une attaque de nuit. Deux croiseurs légers ont été désarmés et probablement coulés. Le nombre des destroyers ennemis coulés pendant le combat n'a pu être établi d'une façon exacte, mais il doit être important.

Voir la suite en deuxième page, aux DÉPÊCHES DE LA NUIT.

L'Expédition Shackleton

LES DEBUTS DE LA CAMPAGNE

Londres, 2 juin. — Une longue dépêche de l'explorateur Shackleton, datée de Port-Stanley, raconte les émouvantes aventures de l'expédition polaire.

Au début de son voyage, Shackleton découvrit une nouvelle terre ayant 320 kilomètres de côtes et couverte de grands glaciers.

Au commencement de février, la température estivale était inférieure à 0 degré Fahrenheit. A la fin du même mois, elle atteignait 4 degrés Fahrenheit de froid. Les chamois de glace anciens et nouveaux s'étaient cimentés, et il était impossible d'en déloger le navire.

En juin, la pression des glaces fit courir de graves dangers. Elle devint intense en juillet.

La glace s'élevait en crêtes de 12 mètres de hauteur. Des blocs de 30 tonnes étaient semés autour du navire. Au mois d'août, sous la pression des glaces, l'Endurance fut soulevée et renversée. En septembre, ses flancs se soulevèrent, ses poutres d'assemblage et son maître-bau se mirent à gondoler.

Cependant, l'Endurance se dégagea des glaces. Elle partit alors à la dérive sur ce qui était considéré comme la terre du nouveau Groenland méridional. Mais les sondages indiquaient des profondeurs d'eau de 3,500 mètres.

Le 16 octobre, le navire fut jeté sur le flanc. Puis les blocs de glace pressant continuellement la coque, le 26 octobre, les parois du navire s'ouvrirent; le lendemain, sous une pression terrible, l'Endurance et la semelle du gouvernail furent arrachés. Les échecs persèrent le navire, l'eau éteignit les feux et arrêta les pompes.

Toute l'expédition dut descendre sur les glaces. La situation était grave. L'eau arrivait à la hauteur du pont supérieur.

Le 11 novembre, le plus proche où il était possible de trouver des vivres se trouvait à 650 kilomètres. L'expédition abandonna l'Endurance et tenta de marcher vers le nord en utilisant les chaudières et les trains. Mais l'entreprise présentait tant de difficultés et de dangers qu'il fallut y renoncer et retourner au navire.

Un campement fut établi sur un épais banc de glace. On y transporta des centaines de caisses de vivres extraites du bateau, opération pour laquelle il avait fallu pratiquer ces ouvertures dans le pont.

Deux mois durant, on fut le lendemain de la glace dans la direction du nord. Le 20 novembre, l'Endurance coula. L'expédition n'avait plus de navire.

A LA DERIVE SUR UN BANC DE GLACE

Le 23 décembre, l'expédition repartit, tirant chaloupes et trains. Elle avança de 15 kilomètres en cinq jours, puis fut de nouveau obligée de camper sur un banc de glace où elle passa les mois de janvier, de février et de mars. Le banc dérivait lentement vers le nord, en diminuant de surface, car la glace fondait peu à peu.

Il n'eut bientôt plus qu'une superficie d'une centaine de mètres carrés.

Le 8 avril, une forte houle le brisa. Un homme tomba à la mer entre les morceaux, mais il fut repêché avant que les glaces se ressoudassent au-dessus de lui.

Plus d'une fois, pareil accident se reproduisit. A cette date, les explorateurs avaient perdu tout espoir d'atteindre jamais l'île Paulet.

Le 23 mars, l'île Joinville; le 7 avril, l'île Clarence, les Shetlands méridionaux, furent aperçues, mais le remous des glaces empêcha de les atteindre.

Sir Ernest Shackleton décida alors d'essayer d'arriver à l'île de l'Éléphant. L'expédition y arriva le 15 avril, après un voyage terrible effectué par une température inférieure à 0 degré Fahrenheit, au milieu de tempêtes et de mers démontées, dans des chaloupes qu'alourdissait la glace produite par les embruns, et qu'il fallait constamment couper.

Pendant les deux derniers jours, les membres de l'expédition furent privés d'eau et de tout aliment chaud. Plusieurs d'entre eux étaient sur le point de perdre toute résistance physique et mentale. Enfin, on rencontra une plage. On y descendit en dépit d'un violent ressac. Comme il eût été impossible d'y rester par gros temps, les membres de l'expédition pratiquèrent des excavations dans la falaise glacée, et ils s'y réfugièrent au-dessus de l'atteinte des vagues.

ENFIN, DU SECOURS!

La situation s'aggravant et les vivres devenant rares, Shackleton, accompagné de cinq volontaires, s'embarqua, le 24 avril, pour le détroit méridional, distant de 1100 kilomètres dans le but d'y chercher des secours.

Après une traversée accomplie au milieu de tempêtes incessantes, il débarqua, le 10 mai, sur la côte orientale. Traversant l'île avec deux de ses compagnons, Shackleton parvint à la côte occidentale le 20 mai. Il y trouva des stations de pêcheurs de baleines norvégiennes. Ceux-ci équipèrent immédiatement une petite baleinière de 80 tonneaux, qui partit pour l'île de l'Éléphant.

Mais les obstacles opposés par les glaces à une embarcation si peu faite pour une pareille entreprise furent si formidables, que toutes les tentatives échouèrent, et la baleinière dut retourner au nord et chercher des secours aux îles Malouines.

Shackleton dit que les compagnons qu'il laissa dans l'île de l'Éléphant, le 24 avril, possédaient cinq semaines de vivres, mais que la chasse aux phoques pouvait peut-être augmenter leurs ressources.

Les Prisonniers boches vont pâtir de justes représailles

Paris, 2 juin. — A la suite d'une démarche faite par M. Dersez, sénateur du Nord, auprès de M. Briand, concernant le paiement par les autorités allemandes des mandats adressés à nos compatriotes prisonniers, au cours théorique du change et non à son cours réel, le président du conseil a prié l'ambassadeur d'Espagne à Berlin d'aviser le gouvernement impérial que les envois de prisonniers allemands subiraient une retenue de 20 % et que les mandats refusés par les destinataires ne pourraient être retournés aux expéditeurs. Cette mesure, en vigueur depuis le 15 de ce mois, ne sera levée que lorsque la retenue exercée au détriment de nos compatriotes aura pris fin et que tous leurs comptes courants auront été crédités du montant intégral des sommes précédemment confisquées.

Un Maria sassin

Paris, 2 juin. — Un nommé Pierre Lefeuve, trente-neuf ans, père de sept enfants, journaliste, demeurant à la plaine Saint-Denis, a tué cette nuit sa femme à coups de hache. La jalousie est la cause de ce meurtre.

Lefeuve a été arrêté, les enfants conduits à la préfecture de police et le corps de la victime transporté à la Morgue.

DÉPÊCHES DE LA NUIT

DEVANT VERDUN La Bataille se poursuit avec une violence croissante

Paris, 2 juin. — La bataille de Verdun a atteint, depuis quarante-huit heures, un degré de violence sans précédent, suivant le terme même du communiqué. Il ne s'agit plus d'un martèlement partiel, mais d'une lutte générale sur toute notre aile droite. Les Allemands ont renoncé à la tactique des coups de bélier isolés qui n'avaient abouti jusque-là qu'à les faire piétiner sur place. Avec l'énergie sauvage du désespoir, ils tentent un formidable effort en vue duquel leur état-major a réuni toutes les unités disséminées à l'arrière, ainsi qu'un grand nombre de pièces lourdes retirées d'autres points du front.

L'ennemi donne cette impression qu'il n'a plus le temps d'attendre et qu'il est obligé d'en finir au plus vite en déployant toutes les ressources dont il dispose encore pour retarder, sinon empêcher l'offensive des alliés, dont le plan cependant subsiste intact dans sa conception comme dans ses moyens. Il n'y a pas d'autre explication à l'acharnement qu'ils mettent depuis plusieurs jours à poursuivre le combat sans aucune trêve malgré des pertes effroyables. Ils jouent leur va-tout.

Or, que leur rapporteur leur effort suprême, qu'ils ne pourront pas prolonger indéfiniment et qui, fatalement, doit approcher de sa fin? Jusqu'à présent, nous avons assisté à des fluctuations diverses qui sont d'ordre tactique plutôt que stratégique et qui ne modifient pas d'une façon essentielle nos lignes de défense.

Dans la nuit de jeudi, les Allemands ont bien réoccupé le petit bois de La Caillotte, d'où nous les avions délogés en avril. La situation s'est donc renversée à leur profit; mais nos contre-attaques les ont empêchés aujourd'hui d'en tirer parti et de réaliser aucune avance à l'ouest de l'étang de Vaux, dans le sillon qui mène à Fleury.

Pendant toute la journée de vendredi, ils se sont épuisés en tentatives continuelles autant qu'inutiles entre l'étang de Vaux et le village de Dambloup, bien qu'ils soient revenus aux procédés d'offensive massive et brutale du début en formations denses. Les bataillons succédaient aux bataillons et venaient tous se briser contre notre résistance.

En particulier, les attaques furent menées avec une violence inouïe contre le fort de Vaux, dont l'ennemi voulait s'emparer coûte que coûte. Les vagues successives refoulées par nos tirs d'artillerie et nos mitrailleuses revenaient constamment à l'assaut. Les troupes de soutien qui s'avancèrent encadrées par nos tirs de barrage furent décimées et les survivants refoulés affolés vers le village de Dieppe. Enfin, à l'extrémité du front attaqué, l'adversaire a pu pénétrer dans les premières maisons du village de Dambloup, à la lisière duquel passait jusque-là sa ligne; et nous tenons solidement le gros du village.

Sur la rive gauche, d'heureuses contre-attaques nous ont rendu quelque terrain dans le bois des Cuvettes, d'où une attaque allemande fut impuissante à déboucher.

En somme, l'action sur la rive droite est la plus violente qui se soit encore produite devant Verdun. Cette violence résulte moins de la puissance du choc des masses assaillantes que de la continuité de l'effort offensif. Cette continuité même indique que la bataille est arrivée à un de ses points culminants. Aussi dès maintenant le résultat d'ensemble apparaît-il nettement en notre faveur.

Quant aux alternatives d'avance et de recul, ce sont les épisodes inévitables d'une lutte gigantesque qui se poursuit encore. Nous pouvons avoir confiance dans nos soldats qui tiennent toujours avec la plus sublime abnégation.

Explication des furieuses Attaques allemandes

Paris, 2 juin. — Un document trouvé sur plusieurs prisonniers explique la fureur des assauts allemands. C'est un ordre du jour du général de Falkenhayn, chef d'état-major général, qui prescrivait à tous les commandants d'unités de pousser les attaques jusqu'à l'extrême limite et de ne s'arrêter que sur l'ordre formel du commandement, QUELLES QUE SOIENT LES PERTES SUBIES.

Cet ordre est daté du 27 mai. C'est le lendemain, il ne faut pas l'oublier, que commencent les furieuses attaques allemandes à l'ouest et à l'est du Mort-Homme.

Grosses Pertes allemandes sur le Front anglais

Amsterdam, 2 juin. — Le dernier bombardement de Loos par l'artillerie anglaise a causé des pertes importantes aux Allemands. 750 blessés sont arrivés à La Bassée.

Les Effectifs allemands

La Réserve générale ne peut pas être évaluée à plus de 900,000 hommes

Paris, 2 juin. — Depuis longtemps, les Allemands se trouvent dans l'impossibilité de former de nouvelles unités pour alimenter les unités existantes. Ils ne trouvent et ne peuvent trouver dans leurs dépôts que : 1° La fraction restante de la classe 1915 déjà fortement entamée; 2° Les récupérés parmi les hommes reconnus précédemment impropres au service; 3° Les blessés guéris; 4° Enfin la classe 1917, qui est encore à l'instruction, soit au total moins de 900,000 hommes.

Le Combat naval sur les Côtes du Jutland LES PERTES BRITANNIQUES

Voici les caractéristiques des navires anglais coulés :

- Le « Queen-Mary », 1912; longueur, 210 mètres; largeur, 28 m. 40; 26,373 tonnes, 75,000 chevaux; canons : 8 de 343mm, 16 de 305, 4 de 47 et 5 tubes sous-marins.
- L'« Indefatigable », 1910-1912; longueur, 177 mètres; largeur, 24 m. 30; 18,750 tonnes, 45,000 chevaux; canons : 8 de 305mm, 16 de 101, 4 de 47 et 3 tubes lance-torpilles.
- L'« Invincible », 1907; longueur, 171 mètres; largeur, 23 m. 90; 17,550 tonnes; 41,000 chevaux; canons : 8 de 305mm, 16 de 102; 4 de 47; 3 tubes lance-torpilles.
- « Defence », 1907; longueur, 156 mètres; largeur, 22 m. 90; 14,600 tonnes; 27,500 chevaux; canons : 4 de 234mm; 10 de 190; 16 de 76; 5 mitrailleuses, 5 tubes lance-torpilles.
- « Black-Prince », 1904; longueur, 146 m. 30; largeur, 22 m. 60; 13,500 tonnes, 23,800 chevaux; canons : 6 de 234mm, 4 de 190, 20 de 47, 3 tubes lance sous-marin.

Le « Warrior » est de la même classe et offre les mêmes caractéristiques que le « Black-Prince »; il fut lancé en 1905.

« Tipperary », 1915; longueur, environ 100 mètres; 1,900 tonnes; canons : 6 de 102mm et 3 tubes.

« Sparrow », « Hawk », « Ardent » et « Fortuna », 1912, longueur, 79 m. 50; largeur, 8 mètres; 950 tonnes, 23,000 à 25,000 chevaux; vitesse, 31 à 32 nœuds; canons : 3 de 102mm et 3 tubes.

Le « Queen-Mary » faisait environ 28 nœuds 5; l'« Indefatigable », 27 nœuds 1; l'« Invincible », 27 nœuds; la « Defence », 23 nœuds; le « Black-Prince », 23 nœuds 6.

Lord Kitchener s'explique devant les Députés anglais

Londres, 2 juin. — Un grand nombre de membres de la Chambre des Communes se sont réunis ce matin en séance de comité pour entendre les explications de lord Kitchener sur la situation militaire. Cette séance, sans précédent dans les annales parlementaires anglaises, a été nécessaire par le fait que lord Kitchener, appartenant à la Chambre des Pairs, ne peut pas prendre la parole devant la Chambre des Communes. Ce fut en quelque sorte une séance secrète de la Chambre des Communes, présidée par un ministre membre de la Chambre des Lords.

Le ministre de la guerre fit une déclaration au cours de laquelle il passa en revue certains aspects de la guerre et répondit aux critiques récentes sur l'administration de l'armée. La conférence s'est terminée par un vote de remerciements.

SUR LE FRONT ITALIEN

Beau Travail du petit 75

Milan, 2 juin. — Les Autrichiens se font faucher par le 75 d'une façon effroyable. Sur le front italien aussi, le petit canon Deport a fait des miracles. On raconte que, près de Serravalle, par exemple, le commandement autrichien, après un feu ininterrompu de sa grosse artillerie, croyait que toutes les positions italiennes avaient été annihilées; les assaillants se croyaient si assurés qu'ils avançaient en masses compactes, tous drapeaux déployés, musique en tête. Dans les positions italiennes il régnait un silence de mort. Tout à coup les 75 et les mitrailleuses ouvrirent un feu infernal. Les rangs autrichiens furent fauchés et le terrain resta couvert de cadavres. Le commandement autrichien dut demander une trêve pour enterrer ses morts.

Aux Etats-Unis

L'Election présidentielle La Candidature Roosevelt gagne du terrain

New-York, 2 juin. — La candidature Roosevelt fait de sensibles progrès. On parle contre lui à 6 contre 5, alors que la semaine dernière on parlait à 7 contre 2. Un grand nombre de personnalités financières qui, au début de la campagne électorale, ne voulaient pas entendre prononcer le nom de Roosevelt, lui sont aujourd'hui tout à fait favorables.

Le nombre va croissant chaque jour des Américains qui veulent doter leur pays d'une armée et d'une flotte suffisantes. Ils savent que ce programme sera réalisé par le président Roosevelt, et ils se rangent à ses côtés.

SUR MER

Autour des Iles Colombette

Madrid, 2 juin. — Un journal de Valence annonce que des pêcheurs auraient entendu à deux reprises différentes une forte canonnade au environs des Iles Colombette; on suppose qu'il s'agit de sous-marins, mais on ignore encore tous les détails.

D'autre part, le capitaine du bateau espagnol « Saigora », qui fait le service d'approvisionnement entre ces Iles Colombette et le port de Castellon, affirme avoir aperçu un sous-marin vers une heure du matin, à 8 milles en face de Vinaroz.

Mines à la dérive sur les Côtes suédoises

Stockholm, 2 juin. — Depuis le commencement de la guerre, plus de 600 mines sont allées à la côte sur le littoral suédois, et plus de 500 ont été détruites par des marins suédois.

Navfrage près des Açores

Fécamp, 2 juin. — Le trois-mâts motorier « Saint-Louis », allant de Cadix à Saint-Pierre-et-Miquelon, a sombré près des Açores. L'équipage, composé de treize hommes, a débarqué à l'île Graciosa.

DANS LES BALKANS Le Gouvernement grec veut justifier son Attitude

Athènes, 2 juin. — La Chambre hellénique est convoquée pour lundi prochain. On affirme dans les milieux officiels que M. Skouliodis y exposera brièvement, mais catégoriquement, le point de vue gouvernemental sur la question de l'avance bulgare en territoire grec.

Le gouvernement prétend, on le sait, que cette avance a eu un caractère purement défensif, et fut motivée par les mouvements des troupes alliées. M. Skouliodis déclarera que la Grèce ne pouvait s'opposer à la marche des Bulgares qu'à la condition de se mettre en état de guerre déclaré avec les puissances centrales. Le gouvernement affirmera d'ailleurs qu'il possède une déclaration écrite, dans laquelle la restitution du fort Rupel lui est assurée dès que cesseront les nécessités militaires qui en ont déterminé l'occupation.

LA GRECE AURAIT DES GARANTIES FORMELLES (SIC) DES AUSTRO-ALLEMANDS

Athènes, 2 juin. — On affirme dans les milieux gouvernementaux qu'un prince allemand qui se trouve actuellement sur le front balkanique a eu un entretien avec un officier supérieur grec et lui a réitéré l'assurance que le fort de Rupel serait restitué dès qu'il cessera d'être nécessaire aux opérations allemandes. Le gouvernement possède des garanties formelles, qui lui assurent que le territoire grec ne courra jamais le danger d'une occupation quelconque. Il persiste donc à affirmer qu'aucune contradiction n'existe entre les déclarations de neutralité bienveillante faites à l'Entente et la remise sans résistance, et après accord, de positions stratégiques fortifiées aux adversaires des alliés.

L'OBJECTIF BULGARE

Athènes, 2 juin. — Le gouvernement grec aurait été informé que les Bulgares se proposaient d'occuper tout le territoire grec séparant la frontière bulgare des lignes anglo-franco-serbes en Macédoine. L'armée bulgare s'établirait en face de l'armée alliée et à son contact immédiat. Les divisions grecques détachées dans les régions de la Macédoine orientale se replieraient vers le camp retranché de Salonique, où elles seraient embarquées pour la Grèce.

L'INVASION SE RENFORCE

Athènes, 2 juin. — Les forces germano-bulgares établies à Rupel et à Népotine auraient reçu d'importants renforts.

LE MINISTRE DE FRANCE CHEZ M. SKOULOUDIS

Athènes, 2 juin. — M. Guillemin, ministre de France, a eu hier matin avec M. Skouliodis, président du conseil, un entretien au sujet de la situation nouvelle créée par l'occupation du fort de Rupel par les Bulgares.

Graves inondations en Saxe et en Bohême

Genève, 2 juin. — Toute la Saxe a été éprouvée ces jours derniers par de terribles orages accompagnés de trombes d'eau. Ils ont causé d'énormes dégâts et fait des victimes, surtout dans la vallée de l'Elbe. La région de Wehlen a été particulièrement ravagée.

Dans les endroits où la vallée de l'Elbe se rétrécit, près de Pleztscha, les torrents d'eau amoncelèrent des pierres sur une hauteur de plusieurs mètres formant barrage et contrainant la voie du chemin de fer. L'eau causa des dégâts considérables dans les propriétés agricoles des environs. La catastrophe laisse loin derrière elle en importance celle de 1897.

En Bohême, sur la rive droite de l'Elbe, plusieurs hangars et des granges furent emportés. Les localités de Press et de Birnau furent particulièrement éprouvées. L'inondation atteignit à certains endroits jusqu'à deux mètres de hauteur. Le trafic des trains fut arrêté.

Au Reichstag allemand

LE CHANCELIER A ETE VIOLEMMENT ATTAQUE

Genève, 2 juin. — La discussion qui a eu lieu mercredi au Reichstag a été particulièrement violente.

Depuis ce que certains appellent « la capitulation des sous-marins », le chancelier et le gouvernement allemands sont en grand discrédit auprès des conservateurs. Le parti des nationaux-libéraux a accusé le gouvernement de s'être montré de la plus grande faiblesse vis-à-vis des Etats-Unis dans la question des sous-marins. Quant aux annexionnistes, ils ont prétendu que cette attitude est en contradiction avec le sentiment de la grande majorité du peuple allemand.

Mercredi, deux politiques se sont donc trouvées aux prises à la barre du Reichstag : celle des partis de droite et celle du chancelier, qui est au fond celle du kaiser.

Sur le Front russe

LE KAISER A MITAU

Genève, 2 juin. — L'empereur a séjourné ces jours derniers au quartier général, où il y a eu un dîner et une réception où des toasts ont été échangés.

Du quartier général, l'empereur s'est rendu à Mitau. Dans la région en deçà de la ville, il a inspecté des détachements des troupes concentrées sur le front de la Duna, leur a adressé un bref discours, et a distribué des croix de fer. Il a visité ensuite le vieux château ducal, la maison de la chancellerie et l'église de la Trinité.

AU SÉNAT

Les Bénéfices de Guerre

Paris, 2 juin. — On reprend la discussion du projet de loi concernant l'établissement d'une contribution extraordinaire sur les bénéfices exceptionnels réalisés pendant la guerre.

Le président donne lecture de la nouvelle rédaction proposée par la commission pour l'article 8 (contrôle de déclaration) et qui figurait déjà dans notre précédent compte rendu.

M. Debierre dit que cette rédaction peu claire, imprécise, donnera lieu à des formalités longues et inutiles. Il maintient donc son amendement qui ne pourra gêner que les commerçants et industriels peu scrupuleux.

M. Perchot : Je demande avec M. Debierre que la commission de contrôle puisse se faire communiquer par les intéressés les documents qui se trouvent entre leurs mains et qu'il puisse y avoir des vérifications sur place.

M. Aimond, rapporteur : Aux termes de l'amendement Debierre, le fisc aura-t-il le droit de se faire représenter toutes les pièces de comptabilité?

M. Perchot oui.

M. Ribot, ministre des finances : Je suis heureux de constater que la commission des finances accepte que la commission départementale soit une commission de contrôle qui prendra librement ses décisions, lesquelles pourront être contestées devant une commission supérieure absolument indépendante et offrant toutes garanties d'impartialité. Je demande au Sénat le vote des deux premiers paragraphes de l'amendement Debierre, sous réserve de certaines modifications de forme. Ce texte n'est ni inquisitorial ni vexatoire. De plus, souvent, nous en avons la conviction, les intéressés font au-devant des débris de l'administration et produisent spontanément leurs livres devant les commissions de contrôle composées de fonctionnaires tenus à une discrétion complète.

Le paragraphe 1^{er} de l'amendement de M. Debierre, accepté par la commission, est adopté.

Sur le paragraphe 2 de l'amendement (vérifications sur place), accepté par le gouvernement et repoussé par la commission, il est procédé à un scrutin.

Le paragraphe 2 est adopté par 183 voix contre 71, sur 254 votants.

Le dernier paragraphe de l'amendement est retiré.

Les trois derniers paragraphes du nouvel article 8 de la commission sont adoptés.

L'ensemble de l'article 8 est adopté.

Voici les deux paragraphes de M. Debierre :

« La commission examine les déclarations. Elle peut entendre les intéressés et se faire communiquer par eux ainsi que par les administrations de l'Etat, les départements et les communes, tout document nécessaire pour établir les bases d'impositions. Les intéressés sont toujours entendus s'ils le demandent.

« Elle peut faire procéder par l'un ou l'autre des services financiers à des vérifications sur place en présence des intéressés, ceux-ci dûment appelés. »

La suite de la discussion est renvoyée à la prochaine séance, mardi à trois heures. La séance est levée à six heures.

Le Sénat en Comité secret

Paris, 2 juin. — On nous communique le procès-verbal suivant :

« Le Groupe de la Gauche démocratique radicale et radicale-socialiste du Sénat s'est réuni, sous la présidence de M. Regismanset, vice-président, assisté de ses collègues MM. Maurice Faure et Eugène Lintilhac. Il a continué son examen de la situation générale.

« Les ministres Emile Combes, Bourgeois et Doumergue, membres de ce Groupe, qui comprend plus de la moitié du Sénat, étaient rendus à cette réunion.

« Entre les ministres et les autres membres du groupe a eu lieu, de deux heures à trois heures trente, un cordial échange de vues sur la situation générale, à la suite duquel le Groupe a émis, à l'unanimité moins 2 voix, un avis favorable à la réunion du Sénat en comité secret. »

COMMUNIQUÉS DE NOS ALLIÉS

FRONT RUSSE

Pétrograd, 2 juin. L'artillerie ennemie a bombardé à plusieurs reprises IKSKULL. Le 1^{er} juin, vers trois heures du matin, les Allemands ont ouvert subitement des feux de mousqueterie, de mitrailleuses, de lance-bombes et de canons de gros et petit calibres sur le secteur de nos lignes au sud de la gare de NEUZELBOURG, au nord-ouest de JACOBSTADT. Sous la protection de ces feux, l'infanterie ennemie a débouché par trois fois de ses tranchées, mais, chaque fois, ayant dépassé ses barrières de fils de fer, elle a été rejetée par notre feu dans ses tranchées de départ. Vers huit heures du matin, le feu s'est apaisé considérablement.

Devant la gare de NITZGAL, au nord de DVINSK, les cosaques ont été des reconnaissances sur la rive gauche de la Dvina. L'artillerie ennemie a dirigé également des feux sur les positions de DVINSK.

Dans la nuit du 1^{er} juin, après un violent bombardement et une fusillade de peu de durée sur nos positions au sud de SOMKOGNE, l'ennemi a pris offensive contre le village de SCUTZKOFF, mais a été repoussé par notre fusillade et à coups de grenades.

Un aéroplane ennemi a lancé six bombes dans SOUDSLAVA et VLLSYKA.

Au Caucase

La situation est sans changement.

FRONT ITALIEN

Rome, 2 juin. La bataille entre l'ADIGE et la BRENTA devient plus acharnée, notamment le long du torrent de Posina et dans la zone des Sette Comuni au nord de la vallée de Asca.

Haine Eternelle

Par Charles MEROUVEL PREMIERE PARTIE Le Réve de Jean de Brault

— Oh ! combien ! Attends, et tu vas voir l'abîme, d'ailleurs. Cette femme m'a appris qu'elle avait une amie; que cette amie ne connaissait pour m'avoir vu aux chasses de Compiègne, et qu'elle avait conçu un béguin extraordinaire pour ma rustique personne. Tu comprends mon étonnement ?

— C'était quelque vieille duègne qui l'attendait ? — Erreur ! mon ami, figure-toi la plus ravissante blonde que la terre ait jamais portée : grande, bien faite, aux traits angéliques... — Angéliques !... Diabole !... — Jean répliqua : — Le mot n'est pas trop fort !... Des dents superbes, des cheveux splendides, une merveille, enfin... Une de ces beautés devant lesquelles il faut se mettre à genoux... — Tu exagères. — Pas du tout. — La suite ?... Arrive au dénouement. — Le voici en deux mots : elle m'a demandé si je voulais lui faire l'honneur d'accepter sa blanche main... Elle m'a expliqué qu'elle est riche, que son père possède un domaine à quelque distance de Vineuil, Saucy. — Bigre ! s'écria le capitaine. — Oui, Saucy, plus un hôtel merveilleux. — Où ça ?... — Avenue du Bois. — Il s'appelle ?... — Hôtel Steinberg. — Le capitaine eut un sursaut et se gratta le front. — En même temps, une grimace équivoque imprima à son visage si franc une expression douteuse. Il murmura : — Attends donc !... Tu dis : Steinberg ?... — Oui. — Un étranger, venu on ne sait d'où ? D'Allemagne, probablement... une manière de financier, de boursier, de spéculateur... qui a dû arriver, comme tant d'autres, à la queue des soudards qui nous ont pillés, volés dans l'Année terrible, et qui, maigres comme tous les chacals, se sont engraisés à nos dépens... — Tu peux te tromper... objecta de Brault. — Peut-être !... Cependant, Paris fourmil-

de ces oiseaux de proie qui se sont abattus sur nous depuis quarante ans... Et, craignant déjà d'en avoir trop dit, le capitaine revint brusquement en arrière et reprit : — Tu disais donc que ta jeune fille ?... — Jean de Brault déclara : — Inutile d'entrer dans plus de détails, tout est convenu. — Tu l'épouses ?... — Dans quelques jours ou quelques semaines. — Tu as pris tes renseignements ?... — Oui, ils sont parfaits. — Ce Steinberg ?... — Est d'origine étrangère, mais catholique et naturalisé Français depuis de longues années, très estimé dans le monde de la finance, très riche... Sa fille Frédérique — Frida pour les intimes — est sa seule héritière ; elle possède déjà une fortune importante. — Marc Fresnoy approuva sans enthousiasme. — Ainsi, tu vas être Parisien, millionnaire et mari d'une femme adorable... Mes compliments... Alors, que veux-tu de moi ?... — D'abord, que tu sois un de mes témoins. — Le capitaine hésita, mais une seconde seulement. — Tu es un galant homme, dit-il, et un bon camarade ; je ne peux pas te refuser ça. — Merci. — Tu as un autre témoin ?... — Pas encore, je connais peu de monde ; mais j'avais à Tours, dans mon régiment, un major qui m'a toujours témoigné de l'amitié. — Il s'appelle ?... — Rupert... Il est en retraite depuis trois ou quatre ans ; c'est le meilleur des hommes, un peu bourru, mais bienfaisant et bon. Sous sa rude écorce, il cache un cœur d'or ;

je suis sûr qu'il ne me refusera pas. — Où demeure-t-il ?... — Rue Caumartin, dans une maison à lui ; il possède une certaine fortune. Son père était Auvergnat, sa mère Parisienne. Je vais le voir en te quittant. Très aimé au régiment, il avait l'estime de tous, officiers et soldats. — C'est bien ; mais pourquoi, tout à l'heure, disais-tu : d'abord ?... — C'est que j'ai un conseil à te demander. Voici l'affaire : tu comprends que si l'oiseau m'était à charge à la Vaudière, elle me pèserait tout autant à Paris. Je ne suis pas un homme du monde, je suis un homme d'action. Tu connais mon histoire : au sortir de Saint-Cyr, j'ai été envoyé, sur ma demande, aux chasseurs d'Afrique. Deux ans plus tard, j'étais nommé lieutenant à la suite d'une heureuse expédition et rappelé à Tours dans un régiment de chasseurs qui s'y trouvait en garnison. Je regrette d'avoir quitté ce métier-là, qui était celui de mon pauvre père. Je voudrais redevenir soldat, rentrer dans l'armée et travailler sérieusement. Comment faire ?... — Ah ! mon bon, c'est difficile, mais pas impossible. Je ne vois qu'un moyen : c'est de demander la réintégration. Avec un peu de protection, tu seras rétabli dans ton grade de lieutenant. Plus tard, tu avanceras sans doute, mais dans combien de temps ?... Pour toi, ce serait bien, mais pour une jeune femme habituée au luxe, aux fêtes, aux distractions de la vie de Paris, il n'en sera peut-être pas de même. Ta future acceptera-t-elle ?... — Elle me l'a promis ; tu ne saurais croire à quel point elle est douce et bonne. Tu as raison ; peut-être, à cause d'elle, vaudrait-il mieux que je fusse admis dans un bureau quelconque. — Pourquoi pas ? C'est à voir. Nous en reparlerons.

Fresnoy demanda : — A quand le mariage ?... — Le jour n'en est pas fixé, je te préviendrai. Si tu veux, nous dînerons tous les deux. — Quand ? — Après-demain, ça te va ?... — Parfaitement. — Quelle heure ?... — Huit heures. — Soit... Où nous trouverons-nous ? — Chez Larna. — Bon. — Jean de Brault se leva, tendit la main au capitaine, qui la serra avec moins de ferveur qu'à l'arrivée de son camarade, et dès qu'il fut seul, il se dit en tirant les poils de sa moustache : — Steinberg !... Quelque Prussien qui est venu s'implanter chez nous... pour y faire fortune... et qui sait ?... peut-être avec d'autres intentions... Il grommela : — Trop de ces bandits-là dans Paris ! Enfin, puisque c'est convenu... Je ne peux pas lâcher de Brault ; c'est un si brave garçon !... Il alluma une cigarette, reprit ses papiers qu'il avait en instant abandonnés, sa plume, et se replongea dans ses calculs. — Evidemment, ce fils de bourgeois de Paris n'aurait pas certains étrangers ; ce Steinberg avait toutes les apparences d'un homme qui avait franchi le Rhin pour s'établir chez nous. — Que ne reste-t-il dans son pays, cet oiseau-là ?... L'œil mûrissant, le capitaine semblait méditer ce problème. Est-ce qu'il avait jamais songé à quitter la France, lui ? — Fresnoy était de ceux qui se désolent que nous étions vraiment trop imprévoyants de nous laisser envahir par des tas d'étrangers avant de l'être par les bandes de l'Attila moderne. (A suivre)

NOUVELLES COMMERCIALES

MARCHÉ DES AGNEAUX Du 3 juin. Agneaux amenés, 255; renvoi s. vendus de 13 à 17 fr. la pièce. BOURSE DU COMMERCE DE PARIS (Cote officielle des marchandises) Paris, 2 juin. Sucres, incotés. Huile de lin, 139 fr. PRODUITS RÉSINEUX Londres, 1er mai. Essence de térébenthine. Ferme. — Disponible : 42 sh. 1/2; septemb.-décembre, 42 sh. 3/4. Résine. — Disponible : 20 sh. 3/4. MARCHÉ AUX MÉTAUX Londres, 1er mai. Cuivre. — Disponible : 121 liv.; à trois mois, 118 liv. — Etain. — Disponible : 187 liv. 5 sh. 7 d.; à trois mois, 187 liv. — Plomb. — Disponible : 31 liv. 15 sh.; à trois mois, 31 liv. 17 sh. 16 d. — Zinc. — Disponible : 75 liv.; à trois mois, 65 liv. — Statistique de quinzaine. — Les stocks visibles des métaux s'élevaient à 13,622 tonnes contre 13,788 tonnes, soit sur la quinzaine précédente une diminution de 46 tonnes.

MARCHÉ AUX PETITS POIS

Villeneuve-sur-Lot, 31 mai. Cours : de 16 à 20 fr. les 50 kilos. MOUVEMENT DU PORT DE BORDEAUX BORDEAUX, 2 juin Montés en rade : Léon, st. fr., c. Boju, de Bahia. Antonin, 4-m. fr., c. Lecq, d'Antofagasta. Hypolite-Worms, st. fr., c. Dolé, de Brest. Anglo-Mexican, st. ang., c. Davies, de New-York. Douro, st. dan., c. Gogstad, de ditto. Sirrah, st. norv., c. Hansen, de Rosario. Randelsborg, st. dan., c. Schultz, de Glasgow. Raven, st. ang., c. Pain, de Londres. Nor, tr-m. norv., c. Kann, de Leth. PAULLAC, 2 juin Monte : Refugio, st. ang., c. X... de Londres. Aux appointements : Dionisio-Strathatos, st. grec, c. X... Etanobé, st. esp., c. X... Ville-de-Constantine, st. fr., c. X... Condé, st. fr., c. X... Ethel, st. ang., c. X... Flandre, st. fr., c. X... d'Angleterre. Macarena, st. esp., c. X... d'Espagne. Longwy, st. fr., c. X...

Rade de montée :

Toska, st. norv., c. X... Stanja, st. norv., c. X... Ottawa, st. norv., c. X... Nord, st. norv., c. X... Eclair, god. fr., c. X... de Swansea. Kilchattan, st. ang., c. X... Bess, st. dan., c. X... Aria, st. norv., c. X... de Huelva. Al-Zedé, st. fr., c. X... de la Plata. Président-Leroy-Lallier, st. fr., c. X... Material, st. ang., c. X... Senora-do-Monte, tr-m. port., c. X...

RENTES VIAGERES garanties par l'Etat... En Route! REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTREE EN NOIR ET EN COULEURS PARAITRA LE 15 JUIN LE N° 30 C° L'Édition Française Illustrée 30, Rue de Provence - Paris POILS et duvet détraite radicalement par la CREME ÉPILATOIRE PILORE... Je ne fume que le NIL.

HÉMORROIDES Peu de personnes ignorent quelle triste infirmité constituent les Hémorroïdes, car c'est une des affections les plus répandues, mais comme on n'aime pas à parler de ce genre de souffrances, on sait beaucoup moins qu'il existe un médicament l'Élixir de VIRGINIE NYRDAHL qui les fait disparaître sans danger. Goutte délicieuse. Envoi gratuit et franco de la brochure explicative ainsi que d'un petit échantillon réduit au dixième en couleur, cette annonce et l'adressant : Produits NYRDAHL, 20, rue de La Rochefoucauld, Paris. Le véritable produit connu sous le nom d'Élixir de Virginie porte toujours la signature de garantie Nyrdahl. Le Directeur : Marcel GOUNOUILHOU. Le Gérant : Georges BOUCHON. Imprimerie GOUNOUILHOU rue Guiraud, 11. Machines rotatives Marinoni.

Maux de Jambes Plaies de Guerre Eau Précieuse DEPENSIER, Radicale pour les Ulcères Variqueux, Phlébites, Hémorroïdes, Varices, Enflure, Plaies de toute nature, Maladies de la Peau, Eczéma, Dartres. Demandez les Brochures envoyées gratis et franco. M. J. RENARD, docteur en pharmacie, ex-interne des Hôpitaux de Paris, Avenue du Clichy, 142, PARIS - En vente dans toutes les Pharmacies.

12 pages LE GUIDE FINANCIER FRANÇAIS 12 pages 10 bis, Rue de Châteaudun, Paris. Renseignez gratuitement sur toutes Valeurs. Le lire avant d'acheter ou de vendre tous Titres. Abonnement d'essai gratuit pendant un mois. Bureau des Domaines de Bordeaux 102, rue Sainte-Catherine, 102. Vente de Charbons de Terre Le mardi 13 juin 1918, à 10 heures, aux entrepôts des nouveaux docks Sursol, qui de Brazza à Bordeaux, il sera procédé par le Receveur des Domaines à la vente aux enchères de 150 à 175 TONNES DE MENUS CHARBONS provenant de la guerre. Au comptant, 5 % en sus. Délai d'enlèvement, 15 jours. Le Receveur des Domaines, BONNAL. AV Jolie propriété à Caudéran, 8 pièces bien meublées, jardin, parc ombragé. Px 13,500 fr. Pressé. Écrire Brustot, poste restante Bx. CARTES POSTALES. Papiers en gros. M. Rouchier, 49, B. Thiers, Angoulême. Demandez catalogue gratis. Prix défiant concurrence. MONTÈUSES SUR FORMES de mandées, bonnes journées assurées. Maison SOTBIÈS, Palais de Flore, 16, avenue de la République, Caudéran-Bordeaux. Bcaux Mobiliers d'occasion Chambres, Salles à Manger, Salons en parfait état. BAYLE, 43, cours d'Albret. ACHAT vieux journaux propres AROY, 15, rue Lalande, Bonix. ON dem. mèn. pays. p. entr. peu vignes et pag. 5 gages. 50 gages. Prés. dom. Petit-Bosc, V. d'Ornon.

Sur le Front. En Voyage. Partout. LES REPAS COMME EN FAMILLE 30 mets différents sains et délicieux, grâce aux Conserves "PORFIN" er Boîte. brevétées se chauffant instantanément n'importe où. Vente en Gros : Établissements "PORFIN", La Garenne-Colombes (Seine).

606 VOIES URINAIRES. — La SYPHILIS ne guérit que par injections de 606. Clinique Wassermann, rue Vital-Carles, 28, BORDEAUX. Guérison en une séance des Rétrécissements et des Écoulements. TRICOTAGE CALEÇONS, CHANDAILS, GILETS, GOLFES, ÉCHARPES, etc. Rempièçages en Lainé et Coton COTONS et LAINES TRAVAILLÉS À FAÇON S'adresser ou écrire : Mlle Jeanne, 97, rue de Rigoulet, Bordeaux. ON achète tout : meuble, plume, laine, zinc, culture, bicyclette, machine à coudre, grexier, etc. MASSEZ, 26, cours Cléot, Bx. ACHAT TOURNURES D'ACIER Enlèvement rapide. Guichard, 23, rue Duplantier, Bx. AV TROIS VOLES FER, 3x40 à vend. 180 f. h. état; sautoir ou massif au poids. Ec. Siros, Havas. MONTRE rem. homme, chronométrique, boîte pesant 150 f. d'or, à vend. 180 f. h. état; sautoir ou massif au poids. Ec. Siros, Havas.

ON DESIRE LOUER pour juillet et août Jolie Propriété ou petit Château confortablement meublé, avec beaux ombrages et à proximité de l'Adour ou de la Nive. Écrire au 102 bis, rue de Châteaudun, Bordeaux, Agence Havas, Bordeaux. MANÈVRES demandés de suite. Le Equarrissage, Eysines. Jeune femme sténo-dactylo, déboutante, possédant machine, demande emploi ou copies. Bonne écriture. Mlle Louis, 35, r. Henri-IV. A VENDRE. Distillerie d'alcool, grand et petit générateurs, bacs en cuivre et en tôle. S'adresser à COMBESCURÉ, distillateur, à BEZIERS. Maison REGNIER, chaussures, à CREMIEU (Isère), demande coupeurs, cordonniers, brocheurs et ouvriers Série Goodyear. BONNE à T. faire dem. place, 32 a. S'adr. r. des Remparts, 31. CORDONNIERS bons ouvriers, machines, main, bons gages. S'adresser le matin à 11 h., le soir à 7 h., au n° 49, rue de Pessac, 49, Bordeaux. CHARRETIER sérieux demandé Matériaux, 20, cours Bayonne. AV. AUTO 1914 b. ét., mot. Châpulis-Dornès-I.O.H.P. Alzon, 18.

CAMIONS AUTOMOBILES LES MEILLEURES MARQUES ACTUELLEMENT SUR LE MARCHÉ (Démonstration et Essais au TOURNY-GARAGE) 143, rue du Palais-Gallien, Bordeaux. — Téléphone 32-91 et 28-93 Syphilis Il est maintenant universellement admis que le 606 est le plus sûr traitement de l'avarie, à toutes ses périodes et dans toutes ses formes. L'Institut Sérothérapique du Sud-Ouest, 23, cours de l'Intendance, à Bordeaux, offre le maximum de garanties, par l'expérience de ses spécialistes et ses laboratoires, indispensables au contrôle de la guérison par l'Analyse du Sang. Renseignem. gratuits et p. correspond. sur nos Marques extérieures. BLENNORRHAGIE même la plus ancienne, guérison rapide, définitive, sans danger, par spécifique COUDERC, Ph^o du Soleil, pl. Matabiau, Toulouse. 5^e (c^o poste). ON DEMANDE un commis épilateur de 16 à 18 ans pour maison de gros. S'ad. M^o Blanchard, 42, r. Martrou, Rochefort-Urgent. AUXILIAIRE de Nîmes demande permittant pour Bordeaux ou environs. S'adr. M. Buzerot, rue Sadi-Carnot, 2, au Bouscat. ON DEM. des ouvriers sandaillers. Mage, 28, r. Andronne. Perdu par ouvrier mobilisé blouse à tabac contenant billet de 20 fr. et bordereau au nom de M. Desclaud, Rapp. 16, r. Cursol. Pharmacie CLEMOT, Niort, demande élève av. sér. références.

Mariage Moderne

PAR RESCLAUZE DE BERMON Gaston a fait ouvrir les volets, m'a regardé longuement, attentivement, et prenant ma main : — De la fièvre ! Vous avez fait quelque imprudence. — Aucune. Je ne souffre pas, d'ailleurs ; c'est maman qui s'est alarmée. Cela ne valait pas la peine de vous déranger. — Oh ! le vilain mot ! — Et se tournant vers maman : — Grandez-la, chère madame. — Je vous laisse ce soin, a repris maman en souriant. Vous viderez bien mieux votre petite querelle en tête à tête. — Gaston a pris une chaise et s'est assis tout près de moi. Je regardais ce visage que le grand air a hâlé, ces yeux qui se sont assombrés, ce corps auquel les sports ont donné une élégance neuve, et je me demandais si c'était là le Gaston de ma jeunesse.

Sur le ton un peu troublant que provoque, entre un homme et une femme jeunes, l'allusion à certaines confidences, il m'a dit : — Vous recommencez à n'être pas raisonnable, Yvonne. — Que voulez-vous que j'y fasse ? Est-ce qu'on est maître de ses pensées ? — Oui, avec de l'énergie. — J'ai été trop seule tous ces temps-ci. Ces mots m'ont échappé presque à mon insu. Gaston a attaché sur moi un regard attiré. — C'est un reproche ? a-t-il demandé. — Ma mauvaise nuit, l'excessive chaleur, la fièvre qui faisait battre mes artères, m'avaient horriblement énervée. J'étais dans un de ces états de surexcitation mentale et d'acablement physique où les mots perdent leur sens et leur valeur. — Non, ai-je répliqué, je ne vous fais pas de reproches. Je suis très bien que je ne puis accuser un temps qui ne vous appartient plus. L'amie s'efface devant la fiancée. — Mais je n'ai pas de fiancée ! — Pas même Louise de Révigny ? — Pas même. Si nous en étions là, croyez-vous que vous n'en auriez pas été la première informée ? Il y a un projet de mariage entre nous, c'est vrai, un projet qui est même assez avancé, mais aucune parole décisive n'a été échangée encore. — En proie à une émotion intense et qui ne lui aura pas complètement échappé, j'ai tendu la main à Gaston : — Je vous adresse tous mes vœux, ai-je dit. Louise est charmante. J'espère que vous serez heureux. — Le front de Gaston s'est assombri. Un moment de silence pénible est tombé que j'ai rompu la première.

— Je ne réclame rien pour le moment, ai-je ajouté, mais, plus tard, je veux croire que vous vous souviendrez des droits des amis. — Ces droits sont intacts, a repris Gaston. Ils ne céderont le pas à aucune parole. Dans ce cas, il a continué : — Après mon mariage, il en sera tout autrement. Vous serez l'amie de ma femme, et elle trouvera tout naturel, j'espère, que je demeure le vôtre. — Comme il achevait ces mots, maman est entrée. — Eh bien ? a-t-elle demandé avec un peu d'inquiétude. — Ce n'est rien, Madame, absolument rien, a affirmé Gaston. Il faut seulement qu'Yvonne continue sa vie active de ces derniers mois. J'interdis les réveilleries dans la chambre noire. De l'air, du soleil, du mouvement, voilà toute mon ordonnance. — 4 septembre. — C'est pour obéir à cette ordonnance que

j'ai accompagné mon père, en plein midi, dans la grande prairie dont on chargeait les regains. Elle est au flanc de la montagne, arrosée par une source abondante que distribuent une infinité de petites rigoles, encaissées dans des sillons de terre et d'ormesaux à travers lesquels des échappés laissent apercevoir la vallée ; en un mot, un délicieux coin de fraîcheur et d'ombre. — Aujourd'hui, cependant, le temps était si lourd, si orageux, que malgré le clapotement de l'eau et les ramures des grands arbres la chaleur y était accablante. J'avais emporté un livre, mais ma pensée ne pouvait pas se contraindre à suivre celle de l'auteur. — J'ai besoin d'être dans une disposition d'esprit spéciale pour m'intéresser aux lectures sérieuses, et les romans me semblent niais et fades, depuis que je leur oppose le poignant roman de ma vie. — A trois heures, des nuages menaçants se sont amoncés, prêts à crever sur nos têtes. Les sommets se couvraient de leur lourde cascade de plomb, les montagnes prenaient leur livrée ble de vin. A la hâte on ramassait, on mettait le fourrage en cordes et en meules. Mon père allait, venait, excitant l'un, excitant l'autre. — Comme celle du ciel, la couleur de la prairie et des arbres changeait. Tout se fonçait, devenait noir. Trois charrettes étaient à peu près chargées quand un roulement s'est fait entendre, lointain encore, mais répercuté et enfié par les échos. — Tonnerre ! s'est écrié mon père en un juron de circonstance ; voilà l'orage ! Si encore ces satanées bêtes se tenaient tranquilles ! — Dévorés par les taons, couverts de grosses mouches, les châtreaux saignants, le mufle

dévoré, les pauvres bœufs avançaient, reculaient, secouaient la tête, rendant ainsi le chargement plus long et plus difficile. Armée d'une branche de coudrier, je me suis plantée devant eux, et, l'agitant de droite, de gauche, je m'évertuais à diminuer leur supplice. — Tu devrais regagner la maison, Yvonne, m'a dit mon père. — Je n'aurais jamais le temps d'y arriver avant l'orage. J'aime mieux le laisser passer en me réfugiant dans la cabane. — A ce moment, Gaston est sorti de l'ore. — Vous voyez, ai-je dit après un échange de poignées de main, je suis fidèlement votre ordonnance. — Permettez que je vous remplace. — Non, certes, il y a du travail pour deux. Coupez une branche ; vous m'aidez. Il n'était pas là depuis trois minutes que de larges gouttes ont fait grésiller l'herbe sèche. — Qu'on câble ! a crié mon père... et maintenant, avec les rateaux et les fourches, tous aux charrettes ! — Puis se tournant vers Gaston : — Avec cette presse, regardez comme c'est chargé ! Si on ne soutient pas ferme, jamais au grand jamais ça n'arrivera. — Je pourrais compter pour un bras, a offert Gaston. — Et solide. Mais nous sommes assez nombreux, merci. Restez avec Yvonne, qui a une frayeur ridicule de l'orage. Moi, j'accompagne les charrettes jusqu'au hangar. Une fièvre idée, tout de même, que ce bout de toile. — En agriculture, vois-tu, rien de tel que de s'outiller. (A suivre)